

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction.

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers

Rue de Lorraine, 15.

PARAISANT LE MARDI

dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

à Monaco (Principauté).

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50.

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue [du Cours.
à l'AGENCE-DALCOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste et sus

Monaco, le 7 Mars 1871.

S'il est une chose préjudiciable au progrès, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, c'est bien certainement la rivalité. Antithèse de l'émulation, elle nuit autant dans un sens que dans l'autre. C'est ainsi que des cités florissantes ont vu peu à peu leur prestige s'évanouir et leur fortune disparaître, au milieu de leurs luttes avec des rivales.

Il va sans dire que nous n'entendons parler ici que des luttes de prépondérance.

Et en effet, si deux villes rivales, au lieu de marcher côte à côte, dans la voie du progrès, se déchirent entre elles, il est certain que la prospérité s'éloignera de l'une ou de l'autre, peut-être même de toutes les deux. Si au contraire elles savent s'entraider, se soutenir mutuellement, elles acquerront une force, une vitalité toujours croissante dans leur fortune publique.

Ce que nous avançons là en thèse générale, s'est produit en particulier pour notre cité, lorsqu'elle a commencé à prendre rang parmi les stations hivernales de la Méditerranée. Nice, qu'un règne déjà long rendait prépondérante dans nos parages, jalouosa Monaco, croyant trouver en elle une rivale redoutable.

Mieux avisée depuis ce jour, l'ancienne capitale du Comté a compris que sa jalousie était déplacée; elle a vu que loin de lui être préjudiciable, sa voisine lui était utile, et elle l'a acceptée comme une amie.

Ces deux cités se complètent l'une par l'autre, et forment un tout parfait. Dans Nice l'étranger trouve toutes les ressources de la civilisation la plus raffinée; dans Monaco, il rencontre tous les charmes d'une belle et riche nature.

Avec ses hôtels spacieux et opulents, ses magasins riches et vastes, ses logements confortables, ses théâtres, ses concerts féériques où viennent tour à tour se faire entendre les artistes les plus célèbres, Nice procure toutes les distractions de la ville et fait face à toutes les exigences. A certaines heures du jour, ses rues et ses boulevards présentent un coup d'œil semblable à celui des capitales.

A Monaco, la nature étale ses beautés les plus poétiques. Depuis la conformation de ses rivages, de ses montagnes, de ses vallées, jusqu'aux espèces d'arbres et de plantes qui y croissent, tout y porte un cachet d'originalité qui charme et qui étonne en même temps.

Où trouver ailleurs, côte à côte, les rocs alpestres, la flore africaine, le ciel d'orient et le flot italien? où se promener autre part, au milieu de véritables

jardins d'Armide, à l'ombre des palmiers dentelés du désert, à côté des figuiers épineux de l'Inde?

Monaco est le jardin de Nice; sans lui il manquerait quelque chose à la grande cité. Comme nous le disons plus haut, celle-ci l'a compris, aussi la jalousie dont elle accablait sa voisine a-t-elle disparu tout à fait à cette heure.

Et si, comme il faut l'espérer, l'avenir tient tout ce qu'il promet pour nous, Monaco sera un jour l'émule de Bade.

Ne voyons nous pas, en effet, chaque année la foule de nos hôtes augmenter? Ce fait plaide éloquemment en notre faveur et en faveur de Nice, et démontre que ces deux villes sont appelées, si elles continuent à se donner fraternellement la main, à jouir d'une prospérité de plus en plus grande, et à primer toutes les autres stations hivernales.

NOUVELLES LOCALES.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco pendant le mois de février est de 11,512.

Une vente organisée par les soins de M^{me} Marie Blanc, au profit des familles nécessiteuses de la Principauté, commencera dimanche prochain, 12 mars, dans une des salles du Casino.

On trouvera, dans cette vente, une collection complète d'objets d'art et d'utilité cotés au-dessous du prix du commerce, et par conséquent accessibles à toutes les bourses.

Le concert de dimanche soir a été réellement splendide. Les soli et les morceaux d'orchestre offraient, en effet, un attrait tout particulier. Il nous suffira de citer l'ouverture de *Mignon*, l'*Africaine*, la danse des *Bacchantes*, de Gounod, pour donner une idée de l'importance musicale de cette soirée.

Ajoutons que MM. Bruguier et Oudshoorn ont, le premier dans une fantaisie sur le *Trouvère*, le second dans l'air populaire de *Marianina*, dignement complété le programme.

Nous sommes heureux tout d'abord d'avoir à constater que M. Bruguier a profité du conseil que nous lui avons donné; il ne se livre plus aux mouvements disgracieux, saccadés que nous avons remarqués chez lui la première fois. L'ensemble de son jeu y gagne incontestablement. Sa fantaisie a été rendue avec beaucoup d'âme et de fougue. M. Bru-

guier est, à notre avis, un artiste d'avenir. Il a le feu sacré, c'est le principal; ce qui lui manque s'acquiert avec de la persévérance.

M. Bruguier a été rappelé à la fin du morceau.

Dans *Marianina*, M. Oudshoorn s'est montré compositeur délicat et exécutant remarquable à la fois. Il a su faire de cette chanson populaire une fantaisie pleine de charme qui est appelée à avoir beaucoup de succès auprès des amateurs de la musique légère. inutile de dire que les vibrations de son dernier coup d'archet ont été étouffées par le bruit des applaudissements.

Quant à l'*Africaine*, qui a clos la soirée, son exécution a été magistrale. On sait du reste ce que vaut notre orchestre; il n'en est certes pas à ses coups d'essai; aussi chaque fois qu'il se fait entendre, les échos lui renvoient-ils de bruyants applaudissements.

Le jet d'eau du grand bassin de Monte Carlo a fonctionné, dimanche, pour la première fois. On peut maintenant juger de l'aspect charmant qu'offre la place ainsi restaurée.

La grande salle du Café de Paris entièrement remise à neuf, a été ouverte le même jour au public.

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, que M^{lle} Schneider, surnommée la *Grande Duchesse*, avait passé de vie à trépas. Cette nouvelle, propagée par quelques journaux, était fautive, et nous sommes heureux d'avoir à la démentir.

CAUSERIE.

Des goûts et des couleurs il ne faut discuter, dit un ancien proverbe. La chose est parfaitement exacte.

Ce dicton nous est revenu en mémoire, en parcourant un article du *Figaro*, où est relatée une scène de boxe anglaise.

Nous entrâmes dans une petite ruelle, dit le correspondant du journal parisien, puis poussant une porte presque invisible, nous pénétrâmes dans une taverne dont les murs étaient garnis de vitrines contenant plus de deux cents chiens empaillés!

Toutes les illustrations ratières y étaient représentées: terrier, bull-terrier, dog, bull-dog, etc. Dans une pièce voisine, des hommes atablés autour d'une table chantaient en buvant du gin. Nous montâmes au premier et nous primes place dans une

espèce de loge donnant sur une salle d'environ cinq mètres carrés; de tous côtés étaient accrochés des tableaux représentant des combats de chiens, de coqs et des luttes entre boxeurs.

Notre loge s'emplit bientôt de gens d'assez mauvaise mine, vêtus comme des cochers, et en même temps de gentlemen à la tenue la plus irréprochable: habit noir et cravate blanche.

Sur le signal d'un homme qui frappa dans ses mains, deux individus parurent dans l'arène et boxèrent. Cette scène, à pareille heure, me surprit, car je ne comprenais pas pourquoi des gens s'amusaient à s'ensanglanter la figure et à se casser les dents sans motifs.

Le rédacteur du *Figaro* ajoute que son étonnement redoubla lorsqu'il vit un parfait gentleman, un vrai lord, se dépouiller de son habit et venir se mesurer avec un voyou de boxeur. Pendant la lutte, les applaudissements partaient du public élégant, et les exclamations *very fine! very fine!* se croisaient, se heurtaient, comme s'il se fut agi d'un morceau d'opéra.

Nous avouons, pour notre part, qu'un tel spectacle nous eût plus qu'étonné: il nous eût dégoûté. Aussi croyons-nous le correspondant du journal parisien sur parole, lorsqu'il nous affirme que cette séance était peu de son goût.

Il est en effet incompréhensible qu'en plein XIX^e siècle, et au centre de la cité la plus importante et la plus civilisée peut-être du monde, on puisse assister à de tels spectacles. Jamais distraction plus odieuse n'a été mise en pratique nulle part, depuis la chute du Bas empire. Il faut reculer de plus de vingt siècles pour trouver le pugilat en honneur dans une nation quelconque.

L'Angleterre, phénoménale sous tous les rapports, nous offre encore cette curiosité d'une nation civilisée ayant conservé des amusements barbares.

Certes la force est une belle et bonne chose, très-utile en certaines circonstances, et qu'on ne doit point dédaigner; mais de là à lui élever une sorte de piédestal, il y a très-loin. Or, n'est-ce pas agir ainsi que de lui décerner des lauriers à propos de passe-temps?

Quelles mœurs curieuses que celles de ce peuple anglais! tel individu, entiché de sa noblesse ou de sa fortune, qui ne daigne même pas adresser la parole à un gentleman de son rang parce qu'il ne lui a pas été présenté, ira se colleter avec un portefaix quelconque sous prétexte que ce dernier lui aura été présenté... comme un excellent boxeur!

L'étude de l'humanité, avouons-le, est plus que curieuse, elle est hilarante. Aussi sommes-nous convaincu que s'il existe beaucoup d'Héraclite, il doit y avoir aussi passablement de Démocrite.

Figaro, tu as raison; il faut se hâter de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer!

Voici comment s'effectue, dit le *Salut public*, le voyage entre Lyon et Paris: on prend le train du Bourbonnais, qui part de Perrache soit à 8 h. 40 du matin, soit à 3 h. 25 du soir. Nous avons déjà dit qu'il faut se munir de vêtements chauds et de provisions de bouche. On ne sait ce que peut durer le trajet, ni à quelle heure ou en quel lieu se feront les temps d'arrêt, une fois qu'on sera entré dans l'exploitation prussienne.

De Cosne à Paris, le personnel des gares, depuis les inspecteurs d'exploitation jusqu'aux sous-facteurs, est exclusivement prussien. Il en est de même de celui des télégraphes. Tous ces employés tirés de l'armée allemande, fonctionnent régulièrement.

Il va sans dire qu'on les a choisis parmi les ex-employés des railways et télégraphes allemands. On trouve, dans un corps d'armée de cette nation, les éléments de tout.

On écrit de Florence à l'*Avenir de la Province*:

Les échos affaiblis des refrains carnavalesques nous arrivent encore, mêlés au bruit des cloches du carême prenant. Le règne de la folie semble cette année s'éclipser avec peine, bien que l'entrain n'ait pas été vif. On dansait avec contrainte, on paraissait avoir l'air honteux de s'amuser au milieu de tant de deuil, le lendemain du carnage et de l'incendie. Le *carnavalone* de Milan n'a pas été brillant: il n'y avait pas de rois et de princes réels comme l'année dernière, et peu d'altesses déguisées sauf les reines du théâtre. La bataille des *coriandoli* a cependant été furieuse comme à l'ordinaire: les lombards ne veulent pas perdre l'habitude de s'abîmer périodiquement. A Florence, le dernier jour des bacchanales s'est passé sans incident remarquable: on a jeté beaucoup de fleurs plus ou moins fanées, des bombons vrais et faux, des *confetti* en chaux et en sucre, des oranges, des haricots, des grains de maïs et.... des pommes de terre. Ce dernier projectile n'était pas général, car, malgré la placidité proverbiale des Florentins, il eût sans doute amené des horions et quelques coups de couteau, mais j'en ai vu en assez bon nombre.

Les descendants des Médicis, de Michel Ange, les fils des académiciens de la *Crusca* se battent à coups de pommes de terre crues pour se divertir! Passe encore pour des pommes de terre cuites. Le Corso était jonché des débris de cette lutte.

Quelle manne ces munitions légumineuses eussent été pour les pauvres parisiens d'il y a quinze jours! Enfin, c'est bien fini, et nous entrons dans la saison d'abstinences et de jeûnes, les salles de danse se vident et les églises se remplissent.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Villefranche. — Une corvette battant pavillon anglais, est venue mouiller sur notre rade; elle se nomme le *Rapid* et compte 130 hommes d'équipage.

Le *Corse*, corvette à vapeur française, est également arrivée ici. On croit généralement que si le différend italo-tunisien prenait une certaine importance, l'escadre nous quitterait pour aller croiser devant la Régence.

Cannes. — La ligne ferrée reliant notre ville à Grasse est tellement avancée qu'on peut en annoncer l'exploitation pour le mois de juin au plus tard.

Toulon. — L'*Amazone*, commandant Riondet, est partie emportant pour le Sénégal, Cayenne et les Antilles 300 forçats et plusieurs centaines de passagers civils et militaires.

Le *Japon* est arrivé de Cochinchine. Le lendemain on a expédié des troupes qui, sous les ordres du général Laporterie, vont rétablir l'ordre dans les Alpes, ordre qui a été troublé par quelques bandes faisant partie de l'armée des Vosges.

Marseille. — Plus de 1,200 marins blessés pendant le siège de Paris sont arrivés à Marseille. Ils sont renvoyés, les uns dans leurs foyers, les autres dans les hôpitaux du midi.

Mauvaise nouvelle pour nos viticulteurs. Le *phylloxera vustratris* s'étend de plus en plus. Il vient d'envahir d'importants vignobles dans le département de l'Hérault. Néanmoins on ne désespère pas d'arrêter la marche de ce terrible insecte, plus funeste encore que l'oïdium.

FAITS DIVERS.

Voici la curieuse histoire d'un noyau de cerise: Le sieur B..., qui, au moment de l'investissement,

s'était réfugié à Paris, avait laissé à son domicile, près de Don, la plus grande partie de son mobilier. L'armistice conclu, il se rendit, dès qu'il le put, à sa demeure, accompagné de quelques amis. Il apprit avec satisfaction qu'un officier prussien, s'étant établi au rez-de-chaussée de sa maison, avait pris soin que rien ne fût dérangé dans l'appartement du premier étage.

Effectivement, le sieur B... put s'assurer que tout était en ordre dans son petit salon.

Comme il examinait une étagère, il s'en échappa un objet très-petit qui roula sur le parquet, et que l'un des survenants, sans le vouloir, écrasa sous son pied.

— Ce n'est rien, dit-il, c'est un noyau de cerise.

Mais le sieur B... avait pâli.

Le noyau de cerise lui coûtait, en effet, près de 1,000 francs.

C'était le frère de celui qui fut tant admiré, il y a quelques années, à l'exposition retrospective du palais des Champs-Élysées, et qui appartenait à la collection de feu M. Lecarpentier, vendu après sa mort à l'hôtel Drouot.

Cette microscopique merveille d'art et de patience, montée sur un piédoche, portait à sa surface antérieure un bas-relief finement ciselé et plein de vie, représentant un choc de cavalerie.

Inscrite au catalogue sous le numéro 8, cette œuvre curieuse portait le monogramme F. R., et provenait de la collection Villardi, de Milan.

Elle fut adjugée moyennant 920 fr., outre les frais, soit 1,000 francs.

Les statisticiens présents à la vente disaient qu'il faudrait 4,000 noyaux pareils pour faire un demi-kilogramme, lequel, au prix de l'adjudication, vaudrait 4 millions de francs.

C'est plus cher que n'importe quelle denrée de siège.

Le drapeau de l'empire d'Allemagne vient d'être composé et il a déjà été adopté par la Bavière, le Wurtemberg et Bade. Il est mi-partie d'or, de sable, de gueules et d'argent, en conservant pour supports les deux sauvages armés de massues du blason prussien.

On évalue à 1,500,000 francs environ les dépenses à faire pour restaurer la cathédrale de Strasbourg. La fameuse horloge astronomique est intacte. Les obus l'ont respectée. Il n'en est malheureusement pas ainsi d'un grand nombre de maisons dont quelques unes sont complètement percées à jour.

VARIETES.

De Paris à Calais.

Sous ce titre, le journal l'*Ordre* publie un intéressant récit dont nous extrayons les passages suivants:

Dès six heures du matin, on sonne à ma porte. C'était mon ami Bastien, qui, tout guêtré, sa malle à la main, venait me prendre pour partir. En un clin d'œil, je fus prêt; ma petite malle de cuir avait été préparée la veille. En route! Mon frère qui revenait de patrouille, voulut nous accompagner jusqu'aux lignes prussiennes.

Nous allions donc quitter Paris, sortir de ce cercle, où pendant cinq mois, nous avons été enfermés, sans nouvelles de la province, ignorants du sort et de la santé de ceux qui nous étaient chers. Le soir, peut-être, nous serions dans leurs bras. Allions-nous seulement les trouver au logis?

Voilà quel était le sujet de notre entretien en traversant les rues silencieuses et noires de Paris encore endormi.

Nous faisons aussi des projets plus terre à terre. Nous nous disions qu'à Saint-Denis, où nous nous dirigeons, il y avait des vivres en abondance, et qu'un bon repas allait nous dédommager de l'abstinence forcée que nous avions subie.

En causant de ces choses et d'autres nous étions arrivés sur la route qui mène à Saint-Denis.....

Nous nous avançâmes vers le cordon de soldats prussiens qui barrait la route; nos permis exhibés, les rangs s'ouvrirent et nous passâmes avec les deux hommes qui portaient nos malles. Nous étions chez les prussiens.

Au milieu même de la chaussée, un officier se tenait assis devant une petite table de bois blanc; il jeta un coup-d'œil sur les permis, écrivit au crayon, en allemand, la date du jour, 4 février, et nous les rendit. Reprenant alors nos bagages des mains des porteurs qui tirèrent de leur côté, nous approchâmes de Saint-Denis.

Des groupes nombreux de soldats allemands en grande capote, se promenaient en fumant placidement dans leurs grandes pipes de porcelaine, et s'approchaient aussi près que possible pour contempler Paris, cette ville dont ils avaient pu, du haut des collines précédemment occupées par eux, constater l'immensité qui les étonne, et dont ils avaient vu à distance les nombreux monuments découpant sur le ciel leurs superbes silhouettes.

Plus nous approchions de la ville, plus l'animation augmentait, et dans les rues mêmes la foule était compacte et mélangée. Les soldats étaient très-nombreux; les paysans arrivaient en masse; les parisiens, venus dès l'aube, assiégeaient littéralement les boucheries et les boulangeries. et fondaient sur les paysans pour acheter leurs légumes. Les allemands regardaient ce spectacle avec étonnement et sans l'air arrogant et triomphateur auquel je m'étais attendu.

Perçant toute cette foule, nous nous dirigeâmes vers le café restaurant du commerce, sur la place même de Saint-Denis, et je vis avec satisfaction que la vieille et célèbre cathédrale n'avait pas trop souffert du bombardement.

Nous entrons au restaurant. L'air du matin, la route parcourue nous avaient mis en appétit; notre estomac se préparait à une joyeuse fête. Nous allions enfin réaliser nos plans gastronomiques.

— Patron, dis-je, en m'adressant à un petit homme à moitié dissimulé dans le comptoir, qu'allez-vous nous donner à déjeuner? Et j'échangeai avec mon camarade un regard de satisfaction et d'espoir.

— A déjeuner, messieurs? Rien!

— Comment, rien! s'écria Bastien avec stupéfaction; vous plaisantez.

— Dame, messieurs, j'en souffre plus que vous; le restaurant en face est fermé; mais à l'hôtel du Grand-Cerf, vous trouverez peut-être plus facilement.

Il fallait bien faire contre mauvaise fortune bon cœur; je lui demandai l'autorisation de laisser nos malles sous sa protection et sa responsabilité, en lui disant que nous reviendrions prendre le café chez lui; le brave homme y consentit.

— Trouverons-nous au moins une voiture pour nous rendre à Gonesse, ajoutai-je?

— Monsieur, toutes les voitures sont réquisitionnées, vous ne trouverez ni voiture, ni cheval.

Notre nez s'allongea de plusieurs pouces. Il allait falloir faire encore une douzaine de kilomètres à pied avec nos malles. Bastien me fit observer que notre voyage ne s'annonçait pas devoir aller comme sur des roulettes...

Nous traversâmes la place, les paysans, les Prussiens. Nous remarquons que le tabac qui se débite est du tabac étranger. Nous en fumons; il est détestable; c'est du foin: nous voilà donc en quête d'un restaurant. Pendant deux heures, nous cherchons, partout la même réponse.

Bastien déclara que cela devenait inquiétant; c'était mon avis, mais que faire? Pas même moyen d'aborder les boulangers, tant l'encombrement était grand à leur porte.

Pendant nos pérégrinations, je remarquai que les dégâts causés par le bombardement étaient bien plus terribles qu'à Paris.

Des rues entières avaient été criblées d'obus, et l'effet avait été bien plus grand sur ces vieilles masures que sur les solides maisons bâties en pierre de taille, de la rive gauche.

Par un trou béant, je vis un lit qui avait été retourné

avec les matelas et à moitié projeté dans la rue au-dessus de laquelle il surplombait.

Quelqu'un y reposait-il quand l'obus, en tombant, l'avait mis dans cet état?

Bastien se souvint qu'une famille amie demeurait à Saint-Denis. — Les maîtres du logis n'y sont pas, mais il y a un domestique qui pourra peut-être nous donner ce que nous désirons.

Nous allons sonner à cette porte hospitalière; elle s'ouvre et nous obtenons un demi-pain. Rien que sa vue nous fit éprouver du soulagement. Nous allâmes en toute hâte nous attabler chez un marchand de vin. Là, l'enseigne ne mentait point. Une bouteille de bon vin arrosa notre pain blanc, mais sec, et mon camarade, qui était passé à l'état de Providence, retrouva dans sa poche une tablette de chocolat, que nous partageâmes en frères. Voilà le déjeuner que nous fîmes à Saint-Denis.

La réalité ne ressemblait guère au rêve!....

Armés de résignation, nous reprîmes nos malles, et nous voilà lancés sur le chemin de Gonesse.

Nous étions sortis de St-Denis et marchions d'un bon pas. Il faisait un temps doux, mais nous étions trop vêtus eu égard à la température, — et ces maudites malles nous éreintaient. Le conducteur d'une charrette qui s'en allait, chargée de mobilier, consentit, moyennant rétribution, à nous en débarrasser jusqu'à Pierrefitte. Allégés de ce souci, je regardai la campagne. Elle était partout désolée; les rares habitations, entièrement abandonnées, étaient presque totalement détruites; les champs, solitaires et incultes, offraient un aspect lamentable.

Enfin, la gare de Gonesse nous apparut à peu de distance; c'est là que nous devons trouver un train pour Amiens. Il partira, nous dit-on, à cinq heures....

Il est deux heures à peine; nous n'avons mangé depuis six heures du matin qu'un peu de pain et un peu de chocolat; nous découvrons heureusement, dans une maison derrière la gare, une espèce de cantinière allemande. Elle a cinq ou six fromages dans un panier, et un pain sur ses genoux. Bonté du ciel! Nous fondons sur elle comme deux faucons sur une biche et nous enlevons au vol la moitié de son pain et un de ses fromages, que nous dévorons à belles dents, en nous abreuvant à la pompe d'une eau douteuse.

Diner frugal, après un déjeuner modeste! mais nous en avons vu de plus dures. Et puis, n'était-ce pas du fromage! la nouveauté en faisait un mets royal.

En ce moment, on formait sur la voie un train qui devait emporter vers Amiens un régiment de soldats lanovriens; nous pensâmes aussitôt à en profiter. La locomotive allait s'ébranler. Mon camarade grimpa au milieu des soldats qui lui firent bon accueil; comme je l'avais perdu de vue et que je le cherchais du regard, deux soldats, qui se tenaient sur une sorte de balcon extérieur placé aux extrémités des wagons allemands, me firent signe, prirent ma malle, me hissèrent lestement et je partis au milieu d'eux.

Assis sur ma malle, et eux sur leurs sacs, nous ne tardâmes point à engager une conversation vive et animée, dans laquelle nous ne parvînmes pas à comprendre un traître mot de ce que nous nous disions mutuellement. Ce qui n'empêcha point qu'elle eut du moins cet effet utile, d'abréger la route.

Le reste du voyage eut lieu sans incident jusqu'à Amiens, où nous arrivâmes à onze heures et demie du soir, munis d'un rhume abominable et criant famine du fond de nos entrailles, vides comme le tonneau des Danaïdes.

La ville était noire et silencieuse. Il tombait une petite pluie fine qui perçait les vêtements et qui glaçait les os. Des patrouilles de landwher parcouraient les rues sombres. Nous frappons à la porte d'un premier hôtel; aucune place vacante. Nous en attaquons un second, puis un troisième, puis deux autres encore. Peine inutile! Contrairement à nos estomacs, plein partout!

C'était véritablement inquiétant. Allait-il falloir, moulu, mouillés, affamés, transis, passer la nuit, je dirais à la belle étoile, s'il y en avait eu la plus petite au ciel? Cette sombre perspective nous faisait claquer des dents. Nous cherchâmes encore; le succès couronna enfin notre

persévérance. Auberge du sieur Patenôtre, sois béni! Là s'ouvrit une porte hospitalière. O bonheur! Il restait une chambre à deux lits, et la cuisine regorgeait de mille choses appétissantes.

— Madame, dites-nous à l'hôtesse, nous arrivons de Paris, et nous n'avons pas mangé depuis ce matin. Sachez en outre que nous ne connaissons le bœuf, le mouton, le veau et bien d'autres choses aimées des mortels, que de réputation. Vite! vite! servez-nous de tout cela.

En un clin d'œil la table fut dressée dans la grande cuisine de l'auberge, et tout en faisant honneur au souper, nous répondions aux questions de l'hôtesse et de ses deux servantes en extase devant des gens qui revenaient de Paris.

— Est-il vrai que vous avez mangé du chat, à Paris? — Mais, oui. — Et du rat aussi? — Jésus! qué Malheur! — Je lui montrai un morceau de ce pain extraordinaire qu'il nous avait été donné d'apprécier pendant les derniers jours du siège. Ce furent des exclamations sans fin. Deux grands hussards bleus à brandebourgs jaunes fumaient leur pipe au coin du feu et nous regardaient avec curiosité.

Bien restaurés, bien rechauffés, nous montâmes nous coucher, et cinq minutes après nous dormions à poings fermés, comme des gens qui ont bien gagné leur sommeil par une journée d'ennuis, de privations et de fatigues....

Il était dix heures du matin quand je m'éveillai. Après le déjeuner, nous nous informâmes à la gare de l'heure du départ des trains. Mais le service n'était pas encore rétabli d'Amiens à Abbeville. Comment partir? La distance est d'environ 12 lieues; il fallait donc à tout prix trouver un véhicule particulier. Nos recherches à cet égard furent infructueuses; nous dûmes nous contenter de deux places dans la diligence d'Amiens à Abbeville, pour le surlendemain....

Enfin, l'heure bienheureuse du départ sonna pour nous. Le mardi matin, à huit heures, on nous entassa dans une diligence. On nous fourra huit; il y avait place pour quatre; mais enfin nous partîmes.

Nous fûmes bientôt à Boulogne où me quitta mon compagnon de voyage; puis enfin j'arrivai à Calais. Quand je vis les mâtures des navires du bassin à flot se détacher dans la nuit, le cœur me battit violemment. J'étais donc chez moi; j'allais donc embrasser ma famille, dont toute espèce de nouvelles n'avait manqué depuis si longtemps!

C. LE BEAU.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 27 février au 7 mars 1871

MENTON. b. *Miséricorde*, français, c. Cosso, sur lest
FINALE. b. *Conception*, italien, c. Dagnino, charbon
ID. b. *Trois frères*, id. c. Ginocchio, charbon
ID. b. *Conception*, id. c. Saccone, id.
GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Musso, sable
ST-TROPEZ. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, vin

Départs du 27 février au 7 mars 1871

ST-TROPEZ. b. *Miséricorde*, français, c. Cosso, s. lest
ONEILLE. b. yacht *Isabelle II*, national, c. Ciaïs, id.
VINTIMILLE. b. *St-Eugène*, italien, c. David, id.
GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Musso, id.

L'administration de la *Mode Illustrée* (chez Firmin Didot, rue Jacob, 56) a l'honneur d'avertir les abonnés de ce journal que tous les numéros arriérés qui leur sont dus, suivant la durée de leur abonnement, leur seront envoyés, dès qu'elles en auront fait la demande aux bureaux du journal en indiquant l'adresse de leur domicile actuel. Ces numéros préparés pendant le blocus de Paris, contiendront le *Journal du Siège*, écrit au jour le jour par M^{me} EMMELINE RAYMOND, et compléteront d'une façon intéressante les collections de la *Mode Illustrée*, qui serait sans valeur s'il s'y trouvait des lacunes.

Les réclamations concernant les numéros arriérés, les renouvellements d'abonnement, les abonnements peuvent être adressés, dès à présent, chez Firmin Didot rue Jacob, 56; avec le premier numéro de janvier commencera un nouveau et intéressant roman d'E. MARLITT.

VENTE

PAR LICITATION ENTRE MAJEUR ET MINEUR

En vertu d'une Ordonnance rendue sur requête par M. le Président du Tribunal supérieur de la Principauté à la date du 4 mars 1871 et sur la mise à prix fixée par M. l'Avocat Général,

Il sera procédé le 11 avril prochain jour de mardi, à dix heures du matin à l'audience des criées du tribunal supérieur, au palais de justice à Monaco, à la vente aux enchères publiques,

1° D'une portion de maison sise à Monaco rue Ste-Dévote, composée d'un premier étage, confrontant à l'ouest la dite rue Ste-Dévote, à l'est, au nord, au midi au dessus et au-dessous M. de Millo, sur la mise à prix de trois mille francs ci. 3,000 »

2° D'un magasin avec grande cave, sis rue de Lorraine, confrontant au midi ladite rue de Lorraine, au nord la rue de Lorette, à l'ouest l'escalier de la maison où se trouve ledit magasin, à l'Est M^{lle} Gastaldi, et au-dessus madame Ferrero, sur la mise à prix de onze cents francs ci 1,100 »

Ces deux immeubles dépendent des successions réunies de M. César Vial et de son épouse M^{me} Caroline Maynetti décédés tous les deux à Monaco, et sont à ce jour la propriété de M^{lle} Clarisse Carisio majeure et de son frère M. César Carisio mineur, placé sous la tutelle dative de M. Joseph Maritano lesquels les ont recueillis de leurs deux aïeux maternels susnommés comme venant en représentation de leur mère Théodorine Vial épouse Laurent Carisio.

Le cahier des charges, clauses et conditions auxquelles la vente des dits immeubles aura lieu a été déposé au greffe du tribunal supérieur de la Principauté le 28 février 1871, ainsi qu'une lettre en date du 26 décembre 1870 relative aux servitudes et un acte de vente en date du 6 avril 1808.

S'adresser pour plus amples renseignements à M^e Henri Leydet, avocat à Monaco.

Monaco, le 6 mars 1871.

LEYDET, avocat.

GRAND HOTEL DES BAINS
au Port, tenu par EUGÈNE REY.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

M^{lle} Aimée MAILLARD, modiste de Paris, a l'honneur d'annoncer aux dames de cette ville que comme les années précédentes elle a à leur offrir : chapeaux ronds variés, chapeaux fermés et parures de bal.

Son adresse rue du Milieu, 45, au 1^{er} étage.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Hiver.

DE MENTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS									
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN			SOIR						
Fr. cent.	Fr. cent.	Fr. cent.		H.	M.	H.	M.	H.	M.	M.	H.		
			MENTON	8	45	12	30	5	6	8	35	10	40
» 65	» 50	» 35	ROQUEBRUNE	8	55	12	40	5	22	8	45	—	—
» 90	» 65	» 50	MONTE CARLO	9	4	12	49	5	32	8	56	11	4
1 10	» 85	» 60	MONACO	9	23	12	56	5	44	9	3	11	10
1 80	1 35	1 »	EZE	9	34	1	9	5	57	9	16	—	—
2 »	1 50	1 10	BEAULIEU	9	42	1	17	6	5	9	24	—	—
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE	9	49	1	24	6	16	9	31	11	33
2 80	2 10	1 55	NICE	10	3	1	37	6	29	9	44	11	46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	DÉPARTS									
				MATIN			SOIR						
				H.	M.	H.	M.	H.	M.	M.	H.		
			NICE	8	15	12	15	4	—	8	20	11	50
» 55	» 45	» 30	VILLEFRANCHE	8	32	12	27	4	12	8	32	12	2
» 80	» 65	» 45	BEAULIEU	8	39	12	34	4	19	8	39	—	—
1 »	» 75	» 55	EZE	8	47	12	42	4	27	8	47	—	—
1 80	1 35	1 »	MONACO	9	10	1	—	4	41	9	2	12	26
2 »	1 50	1 10	MONTE CARLO	9	16	1	6	4	47	9	8	12	31
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE	9	21	1	15	4	56	—	—	—	—
2 80	2 10	1 55	MENTON	9	34	1	24	5	5	9	24	12	47

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs. pour la France et l'étranger fr. 7 70 en un mandat poste

UNE VISITE A MONACO

Prix : fr. 1 ; par la poste, fr. 1 20.

LES MONDAINES

SCÈNES PARISIENNES ET PROVINCIALES.

Un vol. in-12, par HYACINTHE GISCARD. — Prix : 2 fr.

A Nice et à Menton, chez tous les Libraires.

A VENDRE OU A LOUER

près du Casino.

JOLIE VILLA

Très richement meublée

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo. S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

Hôtel-Restaurant de Strasbourg

TENU PAR LOUIS BOULAS

Ex-Cuisinier de l'Hôtel de Paris

Cabinets de société et jardin. — Chambres meublées.

SALLE DE BILLARD.

Monte Carlo, près le Casino (Monaco).

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. — Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

30 Minutes
DE
NICE

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1870-71

15 Minutes
DE
MENTON

Parmi les stations hivernales du littoral méditerranéen, Monaco occupe la première place par sa position climatérique, par les distractions et les plaisirs élégants qu'il offre à ses visiteurs et qui en ont fait aujourd'hui le rendez-vous du monde aristocratique, le coin recherché de l'Europe voyageuse pendant ces mois où la brise et les frimas désolent les contrées moins privilégiées.

LE CASINO de MONTE CARLO offre aux Etrangers les mêmes distractions que les Etablissements des bords du Rhin, — la *Roulette* s'y joue avec un seul Zéro et le *Trente et Quarante* avec le *Demi Refait*.

CONCERTS deux fois par jour.

LE CASINO contient des salles de Conversation, ainsi qu'un Cabinet de Lecture où se trouvent les Journaux illustrés, toutes les publications étrangères.

GRAND HOTEL de PARIS, à côté du CASINO. Cet hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée. BEAUX APPARTEMENTS. MAGNIFIQUE SALLE à MANGER. SALON de RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les voyageurs trouvent des appartements à des prix modérés. — STATION TELEGRAPHIQUE.

Le trajet de LYON à MONACO se fait en 15 heures, de MARSEILLE en 7 heures.

Plusieurs départs amènent les voyageurs de NICE à MONACO. Le trajet se fait en TRENTE MINUTES.